

DOUZIÈME FESTALE

1. «La Loi présente une ombre des biens à venir,» et esquisse la figure lumineuse de la vérité, en nous faisant entre-voir à travers type et énigmes le mystère de ce qui a été annoncé par le Christ. C'est pourquoi la Loi prescrivait aux fils d'Israël l'ordre suivant : «Sonnez de la trompette pour la néoménie au jour glorieux de votre fête.» Mais pour notre part, éloignons-nous le plus possible des types et débarrassons des figures anciennes notre condition actuelle, pour considérer comme plus utile l'enseignement des préceptes divins et évangéliques. Et puisque la lumière de la fête éclatante et très glorieuse s'est levée à nouveau sur nous, en apportant avec elle, comme des fruits de saison, les combats pour bien ordonner sa conduite, permettez, oui permettez à celui qui veut suivre les voix des saints de proclamer à notre intention comme avec une trompette sainte : «Préparez le chemin du Seigneur, redressez ses sentiers. » Or à mon avis, s'efforcer de vivre en ami de Dieu, aimer à se prévaloir des ornements qui sont ceux de la vertu, surtout dans le temps actuel, c'est préparer le chemin du Seigneur et accueillir avec bonne conscience la joie qui convient à ceux qui célèbrent une fête. «Car les impies ne peuvent se réjouir, dit le Seigneur.» En effet, comment ou de quelle manière cela pourrait-il être adapté à ce qu'ils sont, alors qu'est suspendu au-dessus de leur tête le châtiment qu'ils doivent payer pour leurs fautes ? En revanche, vivre dans des délices spirituelles et se rassasier des espérances les plus riches revient à juste titre à ceux qui ont mené une vie aussi droite que possible et qui ont déclaré que la loi divine était comme une règle pour leur propre vie.

«C'est pourquoi, frères saints, nous qui avons part à la vocation céleste,» «faisons attention les uns aux autres jusqu'au paroxysme de l'amour et des bonnes actions» comme le dit l'Écriture, en nous souvenant de celui qui dit : «Le fer aiguise le fer, l'homme s'affine au contact de son prochain.» En effet, de même que ceux qui se lèvent pour faire face aux attaques barbares et veulent leur résister du mieux possible, s'incitent mutuellement à l'audace et s'encouragent ardemment à leur faire une démonstration de force et d'habileté technique, lorsqu'ils croient avoir trouvé le moment favorable pour la guerre – alors, terribles et résolus, ils fondent sur leurs adversaires, parce qu'ils ont désormais surmonté hésitation et frayeur, et sont capables de braver les périls les plus graves, s'il s'en présentent de la même façon, selon moi, il faut que ceux qui sont passionnés de sainteté prennent l'habitude de s'opposer, sans aucune hésitation, aux méfaits du diable et de mener une résistance tellement forte que désormais ils puissent dire en toute vérité ceci même : «Qui nous séparera de l'amour de Dieu ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, le péril, le glaive ?» En effet, absolument rien ne pourra nous entraîner vers la lâcheté, si, en suivant à la trace la vertu des saints, nous avons les mêmes dispositions que ces derniers, qui combattent avec courage et disent : «Le Seigneur est ma lumière et mon Sauveur, de qui aurai-je crainte ? Le Seigneur est le rempart de ma vie, devant qui tremblerai-je ?» «Venez donc, exultons pour le Seigneur», comme il est écrit, «crions de joie pour Dieu notre Sauveur.» Car le moment nous appelle dès maintenant pour la fête trois fois désirée. Et puisque la mort haïe de tous a été abolie par la puissance du Christ et que la corruption autrefois terrible et inévitable a été anéantie grâce à sa résurrection, eh bien, adressons-nous aux habitants de l'univers, en proclamant d'une voix forte et qui porte au loin : «Le Seigneur a établi son règne, que la terre exulte !»

Or quel peut être à nouveau le moyen d'exulter pour ceux qui ont choisi de le faire dans le Christ ? Le moyen le mieux adapté consiste à se détourner au plus vite des plaisirs terrestres et dégradants, en un mot, tout désir charnel, à leur préférer plutôt ce qui est à un rang plus élevé et, en adonnant son intelligence à de meilleures pensées, à tâcher d'accomplir, avec beaucoup d'ardeur, ce que le bienheureux Paul nous a dit de manière appropriée et juste : «Oubliant ce qui est en arrière, tendus vers avant.» Que ce qui a été parcouru soit donc comme enseveli dans un oubli épais; oui, abandonnons l'irrésolution d'antan, tendons vers l'avant, c'est-à-dire efforçons-nous d'aller vers celui qui est parfait en sagesse. Nous avons adoré «la créature au lieu du Créateur,» «vraiment nous étions alors ténèbres, mais à présent nous sommes lumière dans le Christ» selon l'Écriture. Car nous avons été appelés à reconnaître Dieu, et la lumière de la vérité a illuminé nos intelligences. Telle est l'assise de tout bien et le fondement de toute vertu en nous. C'est pourquoi, d'en-haut, Dieu le Père lui-même nous signifiait cela, en disant par la voix des saints prophètes : «Voici que je pose pour les fondations de Sion une pierre choisie, angulaire, précieuse. Celui qui croit en elle ne sera pas confondu.» Le divin Paul qui comprenait très bien cette parole, nous disait lui aussi : «Comme un bon architecte, j'ai posé le fondement.»

Or quel est le fondement, quelle est donc l'assise de notre existence ? Tu l'apprendras de celui-là même qui crie ouvertement : «De fondement, en effet, nul ne peut en poser d'autre que celui qui s'y trouve, à savoir Jésus Christ.» Prenons donc notre Seigneur Jésus Christ comme

support et fondement de la véritable connaissance de Dieu, «tenons ferme notre profession de foi,» comme le dit quelque part l'Écriture sacrée, et examinons avec soin notre coeur, de peur que demeure caché, tel un serpent dans un trou, un reste de cette incroyance que Dieu déteste; «de peur qu'aucune racine amère n'y pousse et n'y cause du trouble,» selon ce qui est écrit. En effet, on peut dire que la vile duplicité est quelque chose de mauvais, une maladie de l'intelligence difficile à supporter, et ce sont bien là les termes qui conviennent puisque ceux qui sont ainsi disposés y gagneront certainement de subir, même contre leur gré, les traitements les plus infamants. On peut considérer qu'une maison qui a perdu son support d'origine, est facile à secouer de fond en comble et se trouve parvenue, pour ainsi dire, au comble de la fragilité absolue : elle est alors très facile à conquérir. Il en va de même, on peut le voir, pour l'âme humaine face au tentateur : si elle abandonne son propre fondement, c'est-à-dire le Christ, et si, par ses duplicités, elle porte atteinte au support de la foi, elle peut tomber d'une manière imprévue aux mains de Satan.

Il me semble d'ailleurs que le disciple du Christ a parlé de ce type de personnes de manière juste et irréprochable en disant : «Il eût mieux valu pour eux ne pas avoir connu la voie de la vérité, plutôt que, la connaissant, revenir en arrière en abandonnant le saint commandement qui leur avait été transmis. Il leur est arrivé ce que dit en toute vérité le proverbe : «Le chien est retourné à sa propre vomissure et la truie à peine lavée se roule dans le borborygme.» En effet, mes frères, il est tout à fait répugnant de voir un chien souillé engloutir à nouveau sa propre vomissure, – car celui qui agit ainsi provoque aussitôt le dégoût, – sans aucun doute aussi, un homme de bon goût éprouvera de la répulsion à la vue d'une truie, parce que souillée et puante, à peine élançée hors des flots d'une source, elle se jette à nouveau dans des borborygmes et des marais extrêmement fangeux; de même, à mon avis, il est vrai de dire que la duplicité est un crime tout à fait honteux et absurde, qu'il dépasse même l'absurdité absolue, lui qui persuade de retourner vers l'irrésolution des origines et incite à revenir vers cette maladie de l'impiété que nous avons repoussée de manière extraordinaire grâce à la foi en Christ, nous saisissant ainsi de la vigueur spirituelle et gardant notre intelligence saine et à l'abri du mal.

Il convient donc que nous examinions à nouveau la chose suivante. Supposons que l'un des membres de notre corps ait été mutilé et qu'une terrible maladie l'ait dévoré; si un médecin est parvenu à apaiser la douleur en l'adoucissant grâce aux remèdes de son art et en domptant, pour ainsi dire, la course galopante du mal ou même en l'extirpant complètement, se peut-il que quelqu'un en vienne à un tel point de sottise qu'il oublie que la santé est d'un prix inestimable et veuille revenir à sa maladie ? Quel homme serait assez insensé et peu intelligent pour désirer, alors qu'il peut choisir d'être vigoureux, l'état contraire ? Puisque ce n'est pas ce qui en nous est charnel et tiré de la terre, mais la partie même la meilleure, l'âme et l'intelligence, qui se trouve débarrassée des maladies anciennes et infâmes, et puisque nous avons traversé la maladie du polythéisme, ne penses-tu pas, mon ami, que la santé est hautement désirable et te semble-t-il particulièrement agréable d'être encore malade, alors qu'il te serait possible de l'éviter, si seulement tu le voulais ?

Mais très certainement quelqu'un viendra se récrier et fera jaillir de son coeur cette parole froide : «Quel tort cela vous fera-t-il de croire en un seul Père et Créateur de l'univers, tout en attribuant les honneurs également aux démons du monde, puisque l'Écriture sacrée et divinement inspirée les nomme elle-même pour nous Trônes, Principautés, Puissances, Seigneuries ?» En réponse à cette stupide parole de vieille femme, je crois qu'il convient de dire à nouveau ceci : il est invraisemblable et totalement choquant, bien plus il est même désormais tout à fait dangereux de chercher à couronner avec les honneurs suprêmes et d'une manière égale à la fois celui qui est assis sur le trône de la royauté terrestre et ceux qui, placés sous ses pieds, lui ont soumis leur cou en esclaves. En effet, la domination sur l'univers ne sera-t-elle pas le privilège de ceux qui ont obtenu cette charge, tandis que la soumission à un joug est, peut-on dire, mieux adaptée aux autres ? Eh bien je crois que nul n'en doutera. Et si parmi ceux qui sont au rang de sujets, certains ont des dispositions d'esprit bienveillantes et très nobles, ils seront jugés dignes de récompenses et de gloire; mais si certains sont désobéissants, difficiles à maîtriser et méprisants envers leurs pairs, ils seront comptés parmi les plus grands ennemis qui puissent exister et subiront le pire de tous les châtiments. Du reste à ce sujet, il faut examiner avec soin la chose suivante.

Pour ma part, je concéderais que le propre de la plus haute intelligence est de pouvoir parfaitement se rendre compte que même ceux qui ont obtenu en partage la gloire d'une noble naissance et dont les actes en témoignent, participent, il est vrai, quelquefois à la gloire et à l'honneur suprême; pourtant ils ne doivent cet honneur ni à eux-mêmes ni à leur propre puissance, mais à la décision volontaire de celui qui détient le pouvoir. Car c'est la volonté de

l'empereur qui est pour tous ses sujets source d'honneur et de gloire, tandis qu'eux font partie non pas de ceux qui possèdent par nature les marques d'honneur, mais de ceux qui les reçoivent. Tant qu'ils gardent de bonnes dispositions envers le règne de l'empereur, leur pouvoir reste solidement établi et ils sont bien placés pour obtenir la gloire. En revanche, dès qu'ils se tournent vers le contraire, ils sont non plus enviables mais très malheureux, et on les verra tomber dans les pires maux. Or sans doute, si quelqu'un en venait à prendre des décisions si mauvaises et si, après avoir été excité à la révolte par une folie démesurée et s'être saisi témérairement des armes elles-mêmes et des pratiques tyranniques, il se mettait à dévaster cités et campagnes et s'arrogeait de force la gloire impériale, en imposant son joug contraignant à certaines d'entre elles, ce n'est pas pour cela qu'il serait jugé digne d'être honoré du moins par les sages, et on ne le mettra pas non plus au rang des puissants de l'univers. Il s'en faut de beaucoup. Au contraire, on pourra plutôt lui réclamer des comptes sur sa folle témérité et, pour punir des entreprises aussi impies, on aura de très bonnes raisons d'exiger un châtement équivalent, et pour ainsi dire de même taille.

Eh bien, ces exemples tirés des réalités que nous connaissons, disons que nous les avons donnés et représentés utilement, comme une peinture sur un tableau. Mais maintenant, passons à des considérations qui dépassent le sensible, examinons avec plus d'acuité la beauté divine elle-même; en contemplant, dans la mesure de nos possibilités, la nature qui règne sur l'univers, et en conjecturant par analogie, du mieux que l'on peut, sa puissance et son pouvoir ineffables, considérons la servitude des êtres créés par elle et qui lui sont soumis. Car unique est le Maître de toutes choses, Créateur et Seigneur de l'univers; mais puisqu'il est bon par nature, afin que l'on reconnaisse qu'il est tel non pas seulement pour lui-même, et afin que d'autres participent aussi de la douceur qui lui est inhérente, il a conduit à l'être ce qui n'existait pas autrefois. Il a créé une foule d'esprits saints que l'on ne peut dénombrer; et attribuant le meilleur rang à ces êtres créés, il a nommé l'un «Principauté», l'autre «Seigneurie», un autre «Trône», certains «archanges», certains encore «anges». Car c'est en ne pensant pas à autre chose qu'à ce qui est bon et absolument irréprochable qu'il a mesuré pour chacun des êtres créés l'honneur qui revient à lui seul.

2. La foule des saints anges est donc innombrable dans les cieus et certains ont été établis par Dieu «Principautés, Puissances, et Trônes», parce qu'ils remplissent en quelque sorte le rôle d'un père ou d'un maître envers les autres. C'était en effet ainsi, et non autrement, que les affaires des êtres créés pouvaient avancer comme poussées par un vent favorable. Donc lorsque tu entends les Ecritures sacrées appeler certains «Puissances, Trônes et Seigneuries,» ne va pas tirer de là, homme, l'idée qu'elles prêchent l'erreur polythéiste et ne te laisse pas entraîner loin des enseignements de la vérité, en te laissant porter sur les flots de raisonnements tissés d'ignorance. Je vais encore répéter ce que je viens de dire, car, comme l'écrit le bienheureux Paul, «vous dire cela ne m'est pas à charge, et pour vous, c'est une sûreté.» Unique est le Créateur et Seigneur de toutes choses, tandis que par milliers, des myriades de saints anges se tiennent à ses côtés; et parmi les êtres qui lui doivent l'existence, il n'en est pas un qui ne porte le joug de la servitude. Mais si certains se sont rebiffés, en arrachant leur cou qui était comme attaché sous le joug, ils ont été châtiés par leur chute; et après avoir été précipités, à juste titre, de la cité d'en-haut, ils ont égaré certains de ceux qui sont sur terre, en essayant de s'emparer pour eux-mêmes de la gloire de Dieu; l'un d'entre eux, et le premier, est Satan. En tout cas, il ne faut absolument pas envisager l'hypothèse que ce sont des dieux véritables. En effet, unique est la nature qui est véritablement maîtresse de l'univers; tandis que toutes les créatures raisonnables qui ont été appelées par elle à l'être occupent le rang de serviteur et sont glorifiées dans des proportions qui leur sont tout à fait adaptées. Pour elles, l'honneur et l'excellence consistent en ceci : pouvoir conserver la charge qui leur a été fixée et allouée.

Toutes choses adorent le Créateur et elles honorent le Maître de l'univers par des louanges incessantes, comme on peut le voir à travers toute l'Ecriture divinement inspirée. De fait, le divin prophète Isaïe déclare : «J'ai vu le Seigneur Sabaoth assis sur un trône haut et élevé; des Séraphins se tenaient autour de lui, ayant l'un et l'autre six ailes; deux pour se couvrir le visage, deux pour les pieds, deux pour voler,» et se faisant écho l'un à l'autre, alternativement, dit l'Écriture, ils s'appelaient saint le Seigneur des puissances. C'est cela que signifie Sabaoth. Observe donc comment les puissances d'en, haut saintes et raisonnables, c'est-à-dire les Séraphins en-haut, conservent condition qui la convient à des serviteurs : ils se tiennent autour du trône divin en acquittant pour ainsi dire leur dette par leurs louanges. Je te demanderai donc, mon cher : à qui peut-il convenir de s'asseoir sur un trône haut et élevé et inversement, à qui convient-il de se tenir debout auprès de quelqu'un et de servir ? Je pense que, persuadé par la réalité elle-même, tu répondras sans doute la chose suivante : siéger témoigne de la dignité qui

revient au maître, tandis que se tenir debout auprès de quelqu'un convient aux serviteurs. Nous trouverons que le bienheureux David est lui aussi d'accord avec les paroles d'Isaïe : «Le Seigneur, dit-il, a disposé son trône dans le ciel, et sa royauté domine sur tout.» Ensuite il donne cet ordre à ceux qui sont soumis à son sceptre : «Bénissez le Seigneur tous ses anges, puissants par votre force, vous qui exécutez sa parole, pour avoir écouté le son de ses paroles. Bénissez le Seigneur, toutes ses puissances, ses serviteurs, vous qui exécutez sa volonté. Bénissez le Seigneur, toutes ses oeuvres.» Voici que là encore l'Écriture dit que le trône divin a été préparé dans le ciel et que tous doivent se glorifier sans cesse, en nous le désignant du nom d'anges, serviteurs et puissances. En plus de tout cela, il ajoute : «Bénissez le Seigneur, toutes ses œuvres.»

Il est donc stupide, ou plutôt c'est même le comble de la dernière impiété de compter le Créateur au nombre de ses propres créatures et de réduire le maître de l'univers aux mesures de serviteur. En effet, élever ce qui a été fait à la gloire de celui qui a fait n'est rien d'autre que rabaisser le Créateur qui rang des créatures. Car être mis au même rang que ses créatures est contraire à sa volonté et lui est totalement odieux; de plus, un châtement terrible est suspendu sur la tête de ceux qui accordent la gloire divine aux démons impurs, tu le comprendras très bien, si tu ouvres les livres de Moïse. Car tu trouveras ceci : «Écoute Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur,» et encore : «Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui.» Et il ajoute cet ordre : «Lorsque le Seigneur ton Dieu aura exterminé les nations, chez lesquelles tu entres pour hériter de leur terre, loin de ta face, et que tu les auras reçues en héritage et que tu habiteras sur leur terre, garde-toi de chercher à les suivre, une fois qu'elles auront été exterminées loin de ta face; ne cherche pas leurs dieux en disant : *Comment ces nations agissent-elles à l'égard de leurs dieux ? J'agirai de même.* Tu n'agiras pas ainsi à l'égard du Seigneur ton Dieu. Car les abominations que le Seigneur déteste, elles les ont commises pour leurs dieux : elles brûlent par le feu leurs fils et leurs filles pour leurs dieux.» Et encore : «S'il se lève chez toi un prophète ou un homme qui fait un songe, s'il te propose un signe ou un prodige et que survienne le signe ou le prodige dont il t'a parlé en ces termes : *Allons et rendons un culte à d'autres dieux que vous ne connaissez pas,* vous n'écoutez pas les paroles de ce prophète ni de l'homme qui aura fait ce songe, car le Seigneur Dieu vous éprouve pour savoir si vous aimez le Seigneur votre Dieu de tout votre coeur et de toute votre âme. Marchez à la suite du Seigneur votre Dieu et ce prophète ou cet homme qui aura fait le songe mourra; car il a parlé pour t'égarer loin du Seigneur ton Dieu.»

La mort est donc le châtement qui attend ceux qui détournent l'intelligence des purs pour les pousser vers des conduites totalement sacrilèges et inconvenantes. Celui qui réprimande ceux qui tombent à un tel degré de démence il est bien évident qu'il ne supporte pas d'être adoré en même temps que d'autres, et qu'il revendique pour lui seul la royauté sur l'univers. C'est pourquoi il déclarait par la voix des saints : «Moi je suis Dieu et il n'y en a pas d'autre; de juste et sauveur, il n'en est pas en dehors de moi.» C'est pourquoi confessons qu'unique est le Dieu qui est au-dessus de tout, et à travers tout, n'en comptons aucun autre après lui; qu'on ne nous prenne pas à attribuer la couronne de la royauté aux créatures visibles ou à certaines autres. En effet, nous n'affaiblirons pas la gloire de Dieu, même si nous entreprenons d'agir ainsi, mais c'est nous plutôt qui nous précipitons dans les profondeurs de la perdition.

Mais peut-être y aura-t-il quelqu'un de la duplicité pour adorer encore en cachette et dans les ténèbres le diable et les démons, tout en se parant des apparences de la piété et en simulant l'authentique (religion), uniquement en paroles. Qu'il écoute donc l'Écriture divinement inspirée qui proclame : «On ne se moque pas de Dieu;» et le divin David qui chante en ces termes : «Comprenez donc, insensés du peuple, sots, réfléchissez enfin ! Est-ce que celui qui a planté l'oreille n'entend pas ? Et celui qui a façonné les yeux, est-ce qu'il n'observe pas ? Et celui qui éduque les nations est-ce qu'il ne punira pas ?»

Donc puisque Dieu sait et en même temps voit tout ce qui nous concerne, ayons une foi ferme et stable; débarrassons-nous de la honte qui s'attache à la duplicité, en nous rappelant ce qu'écrivit le bienheureux Paul : «Ainsi donc, mes frères, soyez solides et inébranlables, toujours en progrès dans l'oeuvre de Dieu.» Allons, offrons à Dieu une foi authentique en sacrifice spirituel et disons d'un coeur dénué de soupçon : «Nous voici, nous serons à toi, parce que toi tu es le Seigneur notre Dieu.» Et encore : «Seigneur notre Dieu, prends-nous. Seigneur, en dehors de toi nous n'en connaissons pas d'autre. C'est ton nom que nous prononçons.» Il faut en effet que ceux qui choisissent d'avoir des pensées droites croient que le Dieu qui est au-dessus de tout et à travers tout est le seul et unique. Lui-même n'a pas été porté à l'être par lui-même et il n'a pas non plus reçu cela d'un autre; mais il est et existe depuis toujours, éternellement avant tout siècle et temps; incorruptible et impérissable, «habitant une lumière inaccessible,» source de sagesse et de vie, il est lui-même conçu et il est par nature cela même qu'est le bien, racine de toute force.

On connaît qu'il existe, mais on ignore ce qu'il est par nature. Telle doit être notre conviction, comme le disait précisément le disciple de notre Sauveur en s'exprimant ainsi : «Celui qui s'approche de Dieu doit croire qu'il existe, et qu'il rémunère ceux qui le cherchent.» Il n'y a plus à chercher. Ne doute pas en toi-même, homme, et ne te laisse pas pousser par les raisonnements tissés d'ignorance vers une curiosité indiscreète au point d'oser dire : «J'ai été initié aux mystères et je crois; on m'a enseigné à adorer le Dieu unique. Mais pourquoi ne puis-je pas apprendre la nature de celui qui est adoré ?»

Arrière, toi qui entreprends une recherche déplacée sur des sujets qui dépassent l'intelligence et la parole. Car, en un mot, qu'est-ce que la pensée de l'homme au regard de cette nature ineffable et inexplicable ? Ou bien qui serait doué d'une assez grande sagesse pour pouvoir mesurer cette beauté ? Ecoute ce que dit le divin prophète Isaïe, lorsqu'il t'indique cela même de manière énigmatique : «Qui a mesuré l'eau dans sa main et le ciel avec un empan ? Qui a pesé les montagnes avec un poids et les vallons avec une balance ?» Ne te mêle donc pas indiscreètement de ce qui dépasse la nature, accepte-le par la foi, en accordant et en convenant que (Dieu) est et existe, et qu'il gouverne l'univers; et, si tu es sage, ne laisse pas ton intelligence dépasser pour ainsi dire les mesures humaines. C'est de cette manière que le divin Moïse a lui aussi accueilli la foi. En effet, lorsque Dieu lui a dit : «Va parler aux fils d'Israël, et tu leur diras : *Le Seigneur, le Dieu de vos pères, m'a envoyé vers vous,*» Moïse s'informa en ces termes : «Voici, je m'en vais vers les fils d'Israël et je leur dirai : *Le Seigneur vous a appelé.* Mais ils me demanderont, dit l'Écriture : *Quel est son nom ? – Que leur dirai-je ?*» Et qu'est-ce que Dieu répond à cela ? «Tu parleras ainsi aux fils d'Israël : *Celui qui est m'a envoyé vers vous. Tel est mon nom, un souvenir éternel de générations en générations.*» Le fait d'être et d'exister toujours est le propre de celui qui est Dieu par nature. Et ce qui est et existe sans commencement ni fin échappera à la souillure qui vient du fait d'avoir été créé; d'ailleurs, il témoignera par lui-même du fait qu'il ne tient pas son existence d'un autre.

En effet, Dieu le Père est incréé et connaturel au Père inengendré, ayant engendré de sa substance son Fils connaturel et coéternel «par qui aussi il a fait les siècles;» il donne accès à l'être à ceux qui n'étaient pas encore et fait vivre tout ce qui est susceptible de recevoir la vie; il illumine à nouveau de la lumière divine et intelligible ce qui manque de lumière. Le divin David, qui connaît et enseigne cela, entonne pour nous ce chant adressé à Dieu le Père de l'univers : «Comme tu as multiplié ta pitié, ô Dieu ! Et les fils des hommes espéreront à l'abri de tes ailes. Ils s'enivreront de la graisse de ta maison; et tu les abreuveras au torrent de tes délices. Car c'est près de toi qu'est la source de vie, et dans ta lumière nous verrons la lumière.» Du reste, le très sage Jean disait aussi : «Il était la lumière véritable qui illumine tout homme venant dans le monde.» Le Fils unique est en effet, oui il est l'empreinte non-contrefaite de la substance de Dieu le Père ayant en sa propre beauté, la totalité de celui qui l'a engendré; et à partir de ce qu'il est lui-même, il peint parfaitement la nature de celui qui l'a enfanté. C'est pourquoi il disait : «Moi, je suis dans le Père et le Père est en moi.»

Mais lorsque tu entends parler de *Père* et de *Fils*, éloigne ton esprit corporel des corps; détourne-toi rapidement de leur notion et pense comme il faut; comprends qu'il n'est pas question dans notre présent propos d'une chose soumise à la génération et à la corruption. La nature qui exerce son autorité sur l'univers est incorporelle et sursubstantielle. Par conséquent, que l'intelligence sorte des corps, lorsqu'elle apprend quelque chose de Dieu ! Ce qui est conçu comme étant au-delà et au-dessus de toute substance corporelle ne peut être circonscrit par un lieu ni non plus être le substrat des formes figuratives. De plus, lorsqu'il est dit *engendrer*, on ne va pas lui imputer d'être soumis à des écoulements ou à des coupures, – il s'en faut de beaucoup. Les hommes, eux, ou tout autre être vivant corporel, donnent naissance à partir d'eux-mêmes et leur propriété est d'engendrer les rejetons qui sont issus d'eux en éjaculant leur semence dans un autre; au contraire, Dieu, qui est incorporel et au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir, donne naissance sans se partager; il engendre sans être coupé.

Mais si quelqu'un voulait que j'expose en détaille le mode de la génération divine, et si l'on s'avancait pour demander : Comment la nature divine a-t-elle donc engendré ? sans rougir du tout, je répondrai :

Quelle intelligence, dis-moi, pourra concevoir ce qui dépasse l'intelligence ? Ou bien quel discours pourra nous interpréter ce qui dépasse le discours ? En effet, le bienheureux Paul écrit : «La paix du Christ, celle qui surpasse toute intelligence, veillera sur vos coeurs.» Le très sage Salomon montrait lui aussi que de telles choses sont tout à fait inexprimables, en disant : «La gloire du Seigneur éclipse le discours.» Le mode de la génération du Fils échappe aussi aux saints anges eux-mêmes, bien qu'ils nous soient tellement supérieurs, comme le bienheureux Isaïe nous en persuade par ces paroles : «Sa génération, qui la racontera ?» De son côté, le

prophète Habacque l'expliquera assez clairement lorsqu'il dit : «Sa vertu a caché les cieux.» Que peut vouloir dire le fait que la vertu du Fils ait caché les cieux eux-mêmes, si ce n'est que tout discours sur lui dépasse même la foule d'en-haut et les saints ordre ? La génération du Christ est donc ineffable pour toute créature, et totalement inconcevable. Mais en suivant les divines Écritures et en regardant «comme dans un miroir et en énigme,» nous déclarons qu'il a été engendré et qu'il coexiste éternellement sous des modes que je vais dire. Certes je sais bien que les exemples sont médiocres et ne peuvent nous suffire à indiquer quelle est la nature de Dieu et son mode de génération. Mais il convient d'avoir dans l'esprit qu'il n'est aucun des êtres qui n'apparaisse inférieur à la gloire de Dieu.

4. En prenant d'abord l'exemple comme une figure sensible qui servira de point de départ à nos spéculations, élançons-nous vers ce qui est incomparablement supérieure, et du mieux possible, – moins autant qu'on le peut – allons vers la beauté même la nature divine en songeant que, si la parole humaine et plus précisément la forme qui être conçue comme existant dans des corps, sont dépourvues d'existence et n'ont aucune manière de subsistance propre, le rejeton divin et supracosmique, c'est-à-dire le Fils, lui, a une subsistance, ayant été proprement engendré du Père qui subsiste sans avoir été engendré.

Mais que la différence entre les termes ne trouble personne. En effet, nous n'admettons pas les stupidités de certains qui parlent «à partir de leurs coeurs, et non à partir de la bouche du Seigneur,» comme il est écrit. Et on aura bien raison de s'adresser à eux en disant : «Dégrisez-vous, ivrognes, de votre vin.» Ou bien peut-être, et à dire vrai c'est même plutôt le cas, comme ils ne connaissent pas les choses qui les concernent, «ils lèvent haut leur corne et profèrent contre Dieu l'iniquité», comme nous le chante lui-même le divin psalmiste David. En effet, ils mettent bout à bout, sans intelligence, les inventions issues de réflexions humaines et, au moyen de raisonnements ténus, pourrait-on dire, ils «tissent une toile d'araignée» selon ce qui est écrit, pour s'emparer comme d'une proie, de manière impie, des âmes des simples, en les transportant dans l'erreur et en les jetant dans les profondeurs de la perdition. Qu'ils écoutent donc l'Écriture divinement inspirée s'écrier : «Cette sagesse ne descend pas d'en-haut : elle est terrestre, psychique, démoniaque.» En effet, que disent précisément les misérables, lorsqu'ils arrachent le Fils, pour autant qu'ils le peuvent, à sa consubstantialité avec Dieu le Père ? – «Comment l'engendré peut-il être le même par nature que le Père inengendré ? En effet, la différence entre les termes est très grande.»

Pour ma part, je répondrais aussitôt à cela : si, bien entendu, une différence nous est signifiée par ces termes, ce n'est certes pas couper le Fils de sa consubstantialité avec Dieu le Père. En effet, aucun raisonnement ne nous persuadera de reconnaître, comme par nécessité, que l'engendré est d'une nature absolument autre que l'engendrant; au contraire, tant que l'on croira qu'il a été vraiment engendré, en tout cas sous le mode véritable de la génération, il sera de même nature et de même substance que celui qui l'a engendré. Donc si le Père a véritablement engendré et si eux-mêmes reconnaissent que la réalité est bien celle-là, de quelle manière le Fils, qui a resplendi en sortant de lui par nature, pourra-t-il être étranger et hétérogène ? Car s'il en va comme ces hommes le disent dans leur sottise, la nature divine se trouvera convaincue de subir ce que pas même la création, elle, n'a eu à subir. En effet, le rejeton d'un homme est un homme. Ainsi, chacun de ceux qui ont reçu la capacité d'engendrer aura assurément des rejetons issus de lui qui seront de même espèce et de même substance. Un homme ne peut mettre au monde un cheval, ni un cheval un chien. Puisque Dieu le Père est de beaucoup supérieur à ce qui existe chez nous, il sera évidemment au-dessus de nous dans ce domaine aussi et l'on concevra qu'il a son propre Fils qui lui est consubstantiel. Car il ne pourrait en aucun cas subir ce que la nature des êtres soumis au devenir a elle-même honte de subir. Si donc, lorsqu'il a créé toutes choses au commencement, il a jugé excellente la nécessité pour chacune des créatures d'avoir un enfant issu d'elle qui lui soit consubstantiel, pourquoi voudrait-il se priver des plus belles choses en n'étant pas lui-même dans ce cas ? Et s'il est absurde de penser ou de parler ainsi, – car il convient que lui échoie tout ce qu'il y a de mieux –, de toute évidence cela aussi lui reviendra.

Mais s'ils croient que Dieu n'a pas véritablement engendré, pourquoi brandissent-ils comme nécessaire la différence entre les termes et pourquoi essaient-ils d'affaiblir la gloire de l'engendré, en disant qu'il est d'une autre nature que le Père qui est inengendré ? Si effet Dieu le Père n'a pas vraiment engendré, le Fils n'est plus, lui non plus, un engendré, selon leur thèse. Que ce soit donc une question résolue et qu'ils cessent de nous opposer comme un problème insoluble la différence entre les termes. Et si le Père n'a pas engendré, qu'ils enseignent eux-mêmes qui est donc le Seul-engendré à propos duquel Dieu le Père déclare : «De mon sein avant l'étoile du matin je t'ai engendré.» Il dit «de mon sein» parce que cette parole a été prononcée

comme si elle s'appliquait à des hommes, afin qu'en comprenant ce qui nous dépasse à partir de ce qui nous ressemble, nous croyions que le Fils a été engendré de la substance même du Père.

Je m'étonne qu'à des hommes pourtant aussi pénétrants et prétendument sages, il ait aussi échappé la chose suivante : le divin Paul, qui est pour nous l'intendant des mystères divins et a été choisi pour cette tâche – en effet, «il a été mis a part pour annoncer l'Évangile de Dieu» –, montre que Dieu est le premier et le seul qui soit véritablement Père et que c'est à sa ressemblance que les êtres soumis au devenir ont été honorés par lui de l'appellation de *Père*; de fait, il écrit au sujet de ce dernier : «C'est de lui que toute paternité reçoit son nom au ciel et sur terre.» Ceux qui font des investigations pointilleuses dans des domaines qui dépassent l'intelligence et le discours exproprient de ses biens Dieu le Père de l'univers, en prétendant qu'il n'a pas véritablement engendré le Fils, que son nom de Père est usurpé et qu'il a adopté le Seul-engendré.

Voici donc, très chers, ce qu'on pourrait leur dire, à très juste titre : si Dieu n'est pas Père par nature et en vérité, et s'il n'a pas engendré à partir de lui-même, c'est-à-dire à partir de sa substance, son propre Fils, et si, au contraire, c'est nous qui sommes véritablement pères et possédons nos propres enfants à partir de nous-mêmes, comment «toute paternité,» selon ce qui est écrit, pourra-t-elle encore venir de lui ? En effet, c'est alors à notre ressemblance qu'il a lui-même été appelé Père, et non plus nous qui sommes pères à cause de lui. A mon avis, n'importe quel raisonnement contraindra, en toute justesse, nos adversaires à avouer, même contre leur gré, qu'il en va toujours ainsi : ce qui est par convention est second par rapport à ce qui est par nature; et par rapport à ce qui est de manière véritable, ce qui est par imitation et ressemblance est postérieur. Par conséquent, nous sommes, nous, les premiers pères, si l'on voit que nous sommes tels par nature et en vérité, d'après la réalité; tandis que Dieu est second et nous suit, étant à notre ressemblance et imitation. Mais alors, comment toute paternité tire-t-elle encore son nom de lui au ciel et sur terre ? Non, ce n'est pas aux bavardages sans retenue de ces hommes qu'il faut être attentif, mais aux voix des saints. Donc le divin Paul ne racontera aucun mensonge, et Dieu est évidemment le premier et véritable Père, et le Fils qu'il a engendré lui est consubstantiel. Voilà ce que veut dire le mode de la génération véritable.

Mais peut-être qu'en nous opposant d'autres raisonnements et en ajoutant péchés sur péchés, selon ce qui est écrit, ils diront que l'*Inengendré* signifie la substance de Dieu le Père et l'*Engendré* celle du Seul-engendré, et que l'*Inengendré* n'est pas semblable à l'*Engendré* selon la nature.

5. Pour ma part, bien aimés, je suis stupéfait de l'amplitude de leur folie et je montrerai en peu de mots qu'ils ne savent pas ce qu'ils disent ni à propos de qui ils se prononcent si catégoriquement.

Si le terme *Inengendré* ne signifie pas pour Dieu le Père le fait de ne pas avoir été engendré et si celui d'*Engendré* ne désigne pas pour le Fils le fait d'avoir été engendré, mais s'ils prétendent que les noms signifient des substances, d'où tirent-ils donc leur connaissance de la différence entre le Père et le Fils ? En effet, si le terme ne signifie rien d'autre que l'existence d'une substance, qui leur a donc indiqué clairement que le Fils est étranger au Père du moins selon l'identité de substance, alors qu'il ne lui est attaché d'aucune manière ? Donc s'ils ne veulent pas concevoir qu'*Inengendré* signifie le fait de ne pas avoir été engendré, et *Engendré* le fait d'avoir été engendré, mais si pour eux ces deux termes signifient simplement des substances, – étant donné qu'on ne voit à partir de là aucune différence –, d'où apparaîtra l'altérité ? En effet, si on compare une substance à une substance, dans la mesure où on ne les conçoit que comme des substances, elles n'auront rien de contraire l'une par rapport à l'autre. Dans ces conditions, qu'est-ce qui empêchera encore le Fils d'être semblable au Père selon la substance, si ce qui est signifié par ces termes n'est pas en opposition mutuelle ?

Mais puisqu'en refusant de se comporter avec simplicité et de croire sans poser de questions, ils se rangent aux côtés de l'élite des Grecs, et de là se dressent en armes contre nous, à la manière du fanfaron Goliath, et lancent comme lui de reproches injurieux à l'assemblée du Seigneur, eh bien nous aussi, débarrassons-nous d'une sagesse du monde et de syllogismes disant entortillés, en disant comme le bienheureux David : «Je n'ai pas l'habitude de ces choses,» avançons contre les excès, en portant le Christ comme un bâton de puissance et en ayant dans l'esprit, comme dans une petite besace, une pierre choisie. En nous éloignant un peu, par nécessité de la simplicité ecclésiastique, accusons-les de déraisonner dans les domaines où ils se croient habiles et difficiles à combattre; ainsi, comme ils n'ont pas la connaissance qui vient de Dieu et ne parviennent non plus à la sagesse du dehors en suivant la raison, ils mériteront de s'entendre dire : «Jusques à quand serez-vous boiteux des deux jarrets ? Si c'est Baal, Baal, si c'est Dieu, Dieu.» En effet, prétendre qu'*Inengendré* signifie une substance est une preuve

d'ignorance, comme cela apparaîtra clairement dans ce que je vais dire. Permettez-moi donc de parler brièvement de sujets qu'étudient nombre de philosophes.

6. A ce que j'ai appris, ils disent et appellent définitions ce par quoi les substances des êtres sont signifiées; et ils pensent que les définitions se composent d'un genre et d'une différence ou de différences. Ils disent que genre est la substance signifié simplement, par exemple l'être vivant, et que la différence, elle, est le terme qui montre de quelle sorte est l'être vivant, raisonnable ou dépourvu de raison. En effet, si on veut définir un homme ou un cheval on dira d'abord simplement que c'est un être vivant. Car l'homme et le cheval sont semblablement un être vivant. Mais en ajoutant la différence au genre, on dira forcément, à propos de l'homme, que c'est un être vivant raisonnable mortel, et, à propos du cheval que c'est un être vivant qui hennit. Donc si le nom d'*Inengendré* définit pour nous la substance de Dieu et si ce terme a le pouvoir de définir, eh bien, qu'il soit rangé sous un genre ou une différence. Alors que répondront-ils à cela ? Sous quel genre sera rangé le Dieu qui est au-dessus de tout ? Ou quelle différence pourrait-il bien recevoir d'eux ?

En outre, les substances sont signifiées clairement et de manière cohérente, non pas à partir de ce qu'elles ne sont pas, mais à partir de ce qu'on croit qu'elles sont. Par exemple, si quelqu'un demande ce qu'est un feu, il conviendra de répondre que c'est quelque chose de chaud, sec, brûlant et lumineux. Car c'est à partir de ce qu'il est qu'on en fait la description. Si au contraire on dit que le feu est ce qui n'est pas froid, on le désigne non à partir de ce qu'il est, mais à partir de ce qu'il n'est pas. Or c'est malhabile et tout à fait irrationnel. Donc si à propos de Dieu, le nom d'*Inengendré* désigne le fait de ne pas avoir été engendré, il indique Dieu non à partir de ce qu'il est, mais de ce qu'il n'est pas. Car le nom signifie qu'il n'a pas été engendré. Dans ces conditions, comment ce terme a-t-il, selon eux valeur de définition pour signifier une substance et non pas plutôt un des attributs dont on croit qu'ils s'ajoutent à la substance ?

Mais en voilà assez, à notre avis, contre nos adversaires; pour vous, au contraire nous dirons que le kérygme de l'Église est simple. Nous avons été baptisés dans le Père, le Fils et le saint Esprit; et croyant que la sainte Trinité est consubstantielle, nous adorons en elle une unique divinité; nous rendons grâce à Dieu le Père, parce qu'il a envoyé du ciel, pour notre salut et notre vie, son propre Fils, qui est né d'une femme, a revêtu notre ressemblance, est devenu véritablement homme, afin de triompher des Principautés et des Puissances, et de clouer sur sa propre croix la cédule de notre dette, comme le dit l'Écriture, afin de nous débarrasser de toute accusation et nous rendre purs, en lavant la souillure de nos fautes passées; afin de prêcher «même aux esprits des enfers autrefois incrédules», comme il est écrit, et ainsi d'anéantir à jamais la mort qui est l'ennemie de tous une fois ressuscité des morts; bien plus, ouvrant les portes d'en haut à ceux qui sont sur terre, afin de faire citoyen du ciel celui qui était un esclave fugitif. Car il viendra, il viendra en temps opportun et, comme il l'a dit lui-même, il nous emmènera tous avec lui, si nous nous distinguons par une foi droite et nous illustrons par un genre de vie évangélique.

Sachant cela, bien aimés, lavons-nous de toute tache, «purifions-nous de toute souillure» et «soyons miséricordieux, comme notre Père du ciel est miséricordieux.» Secourons, dans la mesure du possible, ceux qui sont dans le besoin, faisons droit aux veuves et aux orphelins, conduisons chez nous ceux qui sont nus et sans toit. En un mot, pratiquons toute forme de vertu. Ainsi, en effet, nous accomplirons un jeûne pur, en commençant le saint Carême le trente du mois de mechir, et la semaine de la Pâque salutaire, le cinquième du mois de pharmouthi, rompant le jeûne le dix du même mois de pharmouthi, en fin de soirée, selon le kérygme évangélique; célébrant la fête dès l'aube du dimanche suivant, le onze du même mois de pharmouthi; en ajoutant à la suite les sept semaines de la Pentecôte. Car c'est ainsi qu'à nouveau nous ferons nos délices des paroles divines, dans le Christ Jésus notre Seigneur par qui et avec qui honneur, gloire et puissance soient au Père avec le saint Esprit, pour les siècles. Amen.